

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 122

Artikel: Aux champes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tons, vers blancs, enfin pour obtenir la destruction de toute vermine.

M. Doucet cuisinier de la cour est décédé le 6 juin, le mercredi vers deux heures après midi, frappé du catarrhe.

Un domestique du monastère de Lucelle, qui avait bu un coup, tomba d'un char entre Miécourt et Charmoille, et fut tué, le mardi 12 juin.

La muette Merguin, bourgeoise, est décédée subitement le mercredi 20 juin à neuf heures du soir. Elle fut portée par les Six de l'année du corps des Cordonniers.

J'avais oublié de marquer que la veuve Quiquerez bourgeoise, est décédée à l'hôpital le mercredi 16 mai.

Verneur des *trois Rois*, bourgeois, et Hermann étranger, avaient été l'éminage à mon père. l'an 1768; mon père fut demandé pour le reprendre de nouveau le 16 mai 1770. Ces deux individus ne finirent pas leurs trois années, à force qu'ils étaient honnêtes gens!

Une fille de Bure, servante au *Soleil*, s'est mariée à la paroisse avec un fayencier de Cornol, un borgne, le lundi 25 juin 1770.

M. Billieux prêtre et chanoine de St-Ursanne, bourgeois de Porrentruy, est décédé le 27 juin un mercredi.

Voisard marchand s'est marié en troisièmes noces avec une servante nommée Chevillat, originaire de St-Ursanne le 3 juillet. On leur fit le charivari d'importance pendant trois jours. () Voisard était bourgeois de la ville.

Mademoiselle de la Brèche est décédée le 10 juillet 1770 : elle était d'une petite noblesse et bourgeoise d'ici.

Un vieux jésuite, réfugié de France () est décédé au couvent de cette ville le lundi 9 juillet.

Item chaque confrère des Cordonniers, du moins les bourgeois, reçut du corps de la corporation le 11 juillet, la somme de huit livres de Bâle. Comme il se trouvait des Cordonniers bourgeois qui faisaient partie des soldats de la ville, on ne leur donna rien : ils firent bien des démarches, mais ne purent rien obtenir. Du nombre était Clave, soldat, qui n'eut rien. Cet argent fut distribué aux confrères à cause de la cherté des vivres.

Tout était cher. Le grain se payait 2 livres 14 sols le penal (boisseau) pesant 24 livres, et

(*) Les charivaris dont on gratifiait les veufs et les veuves qui se remariaient, étaient un reste des coutumes barbares du moyen âge, qui s'est conservé presque jusqu'à nos jours, malgré les pénalités de la loi.

(**) L'expulsion des jésuites par les parlements du royaume de France, amena dans l'évêché un certain nombre de ces religieux. Le Prince leur donna généreusement asile jusqu'à la suppression de l'Ordre

roulette, il doublait ses mises. Sous l'éclat brillant des lustres, son visage s'était transfiguré. Ce joueur, jusqu'à l'âme, se montrait dans toute sa puissance de victorieux. Il avait une foi absolue en sa martingale.

Cette très heureuse combinaison le rendrait invincible.

La fortune continuait à le traiter en véritable enfant gâté. Il gagnait avec une persistance inouïe. La nuit s'avancait. Boleslas allait retrouver, en ces quelques heures, les sommes considérables perdues en sa folle vie de dissipateur quand, tout à coup, la chance se lassa.

Ses mains eurent un léger frémissement. Est-ce que ses audacieuses combinaisons avaient un point faible ?

— Partons, murmura don Basilio à l'oreille du comte de Ruloff; nos gains suffisent pour ce soir.

Le père d'Yvan branla énergiquement la tête. Ce n'était qu'un court arrêt dans sa chance. Il voulait une de ces victoires qui font époque; il mettrait la banque en déroute.

Don Basilio de la Pradra s'était levé.

— Pour moi, je vais regagner l'hôtel. Point

même deux livres seize sols à deux livres dix-huit sols. Tout se payait à proportion. L'avoine se payait trente sols, les moutures deux livres deux sols; les vesces deux livres trois sols. En un mot, tout était cher, et la vie si rude qu'on ne savait de quel côté se retourner. Les pommes de terre se payaient au moi de mai quinze sols le penal; les petites bêtes, telles que moutons, chèvres et autres, ont péri plus de la moitié, par défaut de fourrage.

A. nold secrétaire au château et bourgeois de cette ville, s'est marié avec une fille, du côté gauche, le 23 juillet 1770.

Item il tomba tant de pluie le 25 juillet, sur le soir et pendant toute la nuit, qu'à Cornol Charmoille, Miécourt et Alle on croyait que c'était leur dernier jour. Tous les fumiers furent emportés; à Miécourt, une voiture chargée de fumier fut emmenée par les eaux. Les eaux emportèrent tous leurs bois. Cornol en perdit plus de dix mille. L'eau fit le même ravage à Grandfontaine et du côté de Vaufrey. Notre ville en fut aussi bien endommagée. Dix-neuf cochons, grands et petits furent noyés aux Vauches; l'eau emporta toute la terre du jardin de Benuat tailleur, les Ursulines de bise, la rivière de midi et le communal des autres parts. De même, les eaux emportèrent la moitié d'un mur en pierres de taille appartenant à Madame la baronne de Roggenbach, et beaucoup d'autres jardins furent endommagés.

Un tailleur nommé Meusy, domestique chez M. de Kempf () s'est marié le 30 juillet, lundi avec la plus jeune Faivre, bourgeoise de cette ville.

La veuve Belsoudre est décédée le 8 août vers les trois heures de l'après-midi : elle était bourgeoise, et fut portée par les Six des Cordonniers.

Il y avait encore des bruants le 9 août 1770.

Un soldat des portes d'ici, nommé Gigon, originaire de Chevenez, s'est marié à la paroisse avec la fille d'un meunier de Chevenez le 13 août.

Un garçon tailleur restant chez les Biry est mort à l'hôpital le 13 août.

La sœur Sophie Boucon est décédée le dimanche matin 26 août.

Au mois d'août 1770 il y avait une verge au ciel. ()

Une maison a brûlé à Bonfol dans le courant de Septembre. (A suivre).

(*) La famille de Kempf d'Angstett est d'origine alsacienne. M. de Kempf a été le dernier bailli des Franches-Montagnes. Chassé par la révolution, il se réfugia à Perles (Pieterlen) où il fut jusqu'à la fin de 1797 un des membres de la régence d'Erguel.

(**) Vraisemblablement une comète.

d'imprudence, comte... la fortune est capricieuse... elle vous a trop souri ce soir. Ne va-t-elle pas vous retirer ses faveurs ?

Boleslas n'écoutait même pas ce sage conseil de l'expérience, il continuait la partie; et, dans cette passe difficile, sa passion l'éteignait, plus violente que jamais. Il doublait, il triplait ses mises avec une frénésie aveugle. Il ne raisonnait plus ses coups.

Le cercle des spectateurs le considérait avec un curieux intérêt. Rien ne restait plus de sa superbe assurance. C'était fini de son flegme de beau joueur. Il s'acharnait et, peu à peu, perdait tout ce qu'il avait gagné. Il venait d'ouvrir son portefeuille, d'en retirer les derniers billets de banque et de les engager.

Allait-il, dans une chute de vertige, descendre les degrés de cette montée vers les gains énormes, qu'il avait si triomphalement gravie aux premières heures de la soirée ? L'argent du jeu s'en irait-il avec cette terrifiante rapidité ?

Son visage devenait livide, ses yeux de fièvre s'enfouaient, devenus presque noirs, sous ses sourcils.

Ses derniers billets venaient de disparaître,

Aux champs

Engrais chimiques et culture de la pomme de terre. — Le pain des poules. — Contre les corbeaux.

L'agriculteur, même intelligent, est embarrassé d'indiquer exactement la composition chimique du sol qu'il cultive, de dire dans quel état il se trouve après telle ou telle récolte. Cependant l'essentiel pour lui, lorsqu'il s'agit de faire emploi d'engrais chimiques est de connaître quels sont les éléments nutritifs, azote, potasse, acide phosphorique et autres, qui manquent au sol et qui sont réclamés par les plantes que l'on veut cultiver.

Comme il est parfaitement démontré que le sol et le fumier de ferme ne contiennent pas en quantité suffisante les éléments que réclame la pomme de terre, est-il nécessaire ou même avantageux de faire usage des engrais chimiques ?

Il est évident que si la pomme de terre (comme toute autre plante d'ailleurs) ne trouve pas dans le sol et le fumier les éléments qui lui sont indispensables et qu'elle soit réduite à ne s'alimenter que d'éléments secondaires, elle subira peu à peu dans son organisme une modification, même une altération assez profonde de certains organes. Cultivée dans ces conditions et pendant cette suite d'altérations, les plantes ne donneront pas de bons reproducteurs et, inévitablement, il en résultera une maladie du végétal. Le manque d'harmonie entre la composition utile du sol et les besoins de la plante a pour conséquence fatale l'abaissement du produit et des prédispositions à la maladie.

Cependant, de toutes les plantes de la grande culture, c'est peut-être celle qui a le moins attiré l'attention quant aux engrais qui lui sont le plus favorables.

D'autre part, les engrais chimiques n'exercent pas sur le produit de la pomme de terre une action aussi considérable que sur d'autres plantes agricoles.

Dans l'état actuel, la meilleure voie capable de donner à l'agriculteur des indications certaines à ce sujet, consistera, tout en restant dans les conditions habituelles de son système de culture, à s'assurer préalablement par des expériences, répétées pendant plusieurs années sur de petites surfaces, sur telle ou telle variété de pomme de terre ne donnant que des résultats moyens quant à la qualité et la quantité, de la valeur des différents engrais spéciaux qu'il veut éprouver. Mais malgré tout, ces essais bien étu-

emportés par le râteau du croupier.

L'aube blanchissait le ciel. Boleslas ne voulait pas s'avouer vaincu : il avait complètement perdu la tête; il était littéralement affolé par l'acharnement de la mauvaise chance. Alors il joua sur parole, avec une vraie fureur, lorsqu'au grand jour la partie cessa, faute de joueurs. Boleslas de Ruloff s'élança vers son hôtel, la tête vide, énérvé et brûlant de fièvre.

Vite il courut à la chambre de don Basilio pour lui confier son désastre et lui emprunter la somme qui lui permettrait de s'acquitter. Il savait que ces sortes de dettes doivent être soldées dans un court espace de temps, sous peine d'être affiché et honteusement chassé du salon de jeu.

Plus personne !

Le garçon de l'hôtel lui apprit que don Basilio avait pris le train dès l'aube.

Oh ! le lâche ! pensa Boleslas; il a prévu l'emprunt. Que faire ? que devenir ?

(La suite prochainement.)

diés et bien faits, pourront donner des résultats différant entièrement d'une année à l'autre.

La pomme de terre, plus peut-être que toute autre plante, subit l'ensemble des influences de la saison : variation de température, gel, humidité, sécheresse, tout autant de facteurs qui, favorables à l'action des engrais, rendent la pomme de terre impropre à en profiter, ou favorables à cette dernière, sont alors sans action sur les engrais qui resteront sans donner aucun résultat avantageux sur le produit.

M. Beney, dans le but de se rendre compte de l'influence et de l'effet des différents engrais relativement au rendement et à la maladie, a fait des essais de culture. Il a pris pour base 100 plants de pommes de terre, dont le tableau ci-après permettra de se rendre compte des résultats obtenus. C'est le *journal suisse d'agriculture* qui nous l'apporte.

Les engrais employés sont les suivants :

1° Forte fumure avec l'engrais de ferme ;

2° Engrais composé comme suit :

1 partie cendre.

1 » plâtre phosphaté (Coignet)

1 » nitrate de potasse.

1 » de soude.

4 parties.

3° 3 parties engrais Fribourg n° 8.

1 partie cendre.

4 parties.

Les engrais sus-indiqués sauf le fumier, ont été répandus dans les sillons, entre les plants de pommes de terre, en même temps que la plantation. Les tubercules employés étaient ronds, de 120 grammes, plantés à 60 centimètres sur 75 cent. entre les lignes.

VARIÉTÉS	Plants	NATURE DES ENGRAIS		1891		1892	
		Manure 0 0	Kilos	Manure 0 0	Kilos	Manure 0 0	Kilos
Tardive	100	Engrais de ferme seul	115	0,7	Pas d'essais.	1,0	0,0
	100	» composé	114	3,3	Pas d'essais.	0,0	0,0
	100	Plâtre phosphaté (Coignet)	118	3,2		128	0,0
	100	Nitrate de potasse	125	4,0		137	0,0
	100	» de soude	135	3,8		167	0,0
Tardive	100	Engrais de ferme seul	145	1,1		177	3,0
	100	» de Fribourg n° 8	125	2,5		83	4,0
	100	» composé	165	1,5		114	6,2
M-lâche	100	Engrais de ferme seul
	100	» composé
	100	Fribourg n° 8

* * *

Dans toutes les fermes du Mecklembourg, on se sert de la nourriture décrite ci-dessous depuis nombre d'années ; elle a la vertu de faire pondre les poules très abondamment.

On prend trois parties de pommes de terre cuites et écrasées ; on les mélange avec deux parties de son (de préférence du son de froment ou d'orge), on pétrit cette pâte et on y met du levain, comme pour le pain, dont on lui donne la forme ; la cuisson s'opère au four, sans ce-

pendant laisser trop durcir. Chaque jour on donne aux poules, avec leur nourriture ordinaire, un peu de cette préparation. On prétend même, si la quantité est suffisante, qu'on peut les nourrir exclusivement avec cela. Mais nous en doutons.

Les poules nourries de cette manière pondent tout l'été. On sait, du reste, que les poules aiment beaucoup le levain et qu'il leur réussit très bien.

Ce système est employé depuis longtemps dans les petites fermes, il est très pratique et mérite l'attention, car il n'occasionne pas de frais extraordinaires, attendu que, lorsqu'on cuit le pain, il reste toujours une petite place pour le pain des poules.

* * *

La question de la destruction des corbeaux préoccupe de plus en plus les agriculteurs, et beaucoup d'associations émettent des vœux pour que ce pillard soit détruit en tout temps, même à l'aide du fusil.

La société des aviculteurs de France a émis le vœu que le corbeau soit classé, dans toute la France, parmi les animaux nuisibles ; que le gouvernement encourage la destruction par tous les moyens possibles, notamment en invitant les propriétaires et locataires à détruire dans leurs bois, les nids, œufs et jeunes corbeaux, en accordant des primes pour cette destruction, en autorisant sans aucune formalité, les maires, soit à requérir le garde-champêtre, soit à désigner une autre personne assermentée pour détruire au fusil, en tout temps, et même en temps de neige, sans permis de chasse, sur la demande des cultivateurs intéressés et avec autorisation des propriétaires ou locataires du droit de chasse, les corbeaux qui causeraient des dommages aux emblavures et aux meules.

A Monseigneur Vincent Motschi

13^{me} abbé de Mariastein

32^{me} successeur du C. Esso, 1^{er} abbé de Beimwil.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Le mois de mai, toujours si plein de charmes, A nos regards semble plus radieux : C'est qu'aujourd'hui, venant sécher nos larmes, Il nous apporte un sourire des cieux.

Depuis cinq jours nous n'avions plus de père, Depuis cinq jours nos cœurs étaient brisés, Quand s'est levée une douce lumière Qui rend l'espoir à nos cœurs apaisés.

La main de Dieu nous frappe et nous console : Après le deuil la résurrection ; Déjà, déjà, de bouche en bouche, vole Le bruit joyeux de votre élection.

Le Saint Esprit a présidé sans doute Au choix si prompt qui vous donnait à nous ; Nouveau bienfait qu'aux anciens il ajoute Et dont il faut le bénir à genoux.

Mariastein vit donc encore à Delle, Le temps passé se relie au présent Et la famille, aux souvenirs fidèles, A pour son œuvre un regard complaisant.

Oui, Monseigneur, permettez qu'un profane Cherche à traduire, en ses vers trop hâtifs, Les sentiments qu'un voile diaphane Ne peut cacher à des genoux attentifs.

Ce fondateur de votre cher collège, Oblat vieilli qu'à gardé Saint-Benoît, Depuis longtemps j'use du privilège De dire nous, vivant sous votre toit.

Nos vœux à tous, éminemment sincères, C'est que le ciel vous accorde ici-bas

Des jours nombreux, à vos fils nécessaires, Pour soutenir longtemps les bons combats !

Que chacun d'eux accroisse vos mérites, Du bon pasteur ayez l'activité Et que la-haut vos œuvres soient écrites En lettres d'or et pour l'éternité !

Je ne veux pas taire votre espérance, Je sais qu'il est un site inoublié Et qu'en aimant le beau ciel de la France Au sol natal votre cœur est lié.

Sur son rocher la Vierge de la Pierre Attend toujours ses enfants bien-aimés Au Tout-Puissant elle offre leur prière, Echo lointain des chants accoutumés.

Si le Seigneur au foyer vous rappelle, Si votre voix peut faire retentir Le Te Deum dans la sainte chapelle A notre deuil il faudra compatir.

Après les temps d'épreuve et de colère, En revivant les beaux jours d'autrefois, Ah ! laissez-nous l'astre qui nous éclaire, Ce rejeton de notre sol gaulois !

Noble prêtres, dont les mains bénissantes Ont rehaussé l'éclat de ce beau jour, Pour vous aussi nos voix reconnaissantes Au font un chant de respect et d'amour.

Si votre front révèle la science Sur tous vos traits respandit la bonté.... Mais je m'arrête, ayant trop conscience D'être au-dessous de la réalité.

Dignes prélats, en robe noire ou blanche, Venus de loin pour cet acte pieux, Vous pardonnerez à mon cœur qui s'épanche En vous louant de ne pas dire mieux.

Car vos vertus vous font une auréole Que ne saurait égaler un discours Et, dans l'émoi de mon humble parole, Votre indulgence est bien mon seul recours.

Hôtes choisis, élus de cette fête, Unissez-vous au plus cher de nos vœux ! Oui, que chacun du fond du cœur, souhaite A notre abbé beaucoup de jours heureux ! Ad multos et felices annos !

A. S.

LETTRE PATOISE

D'enson le Va.

Ai y é bin longtemps qu'an dit que les fannes pu aimon que Soyhière ne se saïrent râtai de bédgelai, tian elles se trovant.

Vos orai ço qu'airrivé au lai Baibelò ai y é enne boenne père d'annai-, à temps de Paythie.

C'était in duemoine le matin, lai Baibelò s'en allait donc po faire son paythie. Tain elle airrivé devant la poerte di môtiè, elle rencontre sai caimèrade, que revenait tot droit de confèssai.

I n'ai piepe fâte de vos dire ço que se pése taint doués fannes se rencontrant. Lai Baibelò djasé che longtemps qu'elle ne pensait pu d'al-lai confèssai.

Le véye tiuriè de B. qu'était droit bin à confessionnal les écoutait ; ai se dié en lu même : « Eh ! cté ci ne veut pe veni voire moi ». Ai se yeuve di confessionnal, ai peu s'en vait contre lai tiure, vu qu'el était finement lai demé des nuéf et qu'ai fayait se préparai ai pratchiè. Tain lai véye voyé pairti le tiuriè, elle yi rité aipré, ai peu yi dié : « Main, M. le tiuriè, i n'ai pe incò confèssai. — Que vos euchin confèssai oui ou non çoli ne me ravôte pe, yi dié le tiuriè, ç'à à môtiè qu'ai fât veni po çoli, et non chu les viès, vou bin chu le cemetière ! » Lai Baibelò demouré tot écâmi, et se boté ai mairmeugiè. Ci braive tiuriè ne yi répongé ran, ai peu continué son